

dans ma mémoire, sa jolie petite figure d'ange ! Pourquoi ai-je fermé les yeux, pourquoi me suis-je endormie ? Fatal sommeil ! Je n'aurais pas manqué de force, allez ; j'aurais su le défendre, je l'aurais défendu avec mes ongles, avec mes dents... Hélas ! je dormais... Et il était près de moi, le pauvre petit, comptant sur la protection de sa mère. Je dormais ! Comme si une mère avait le droit de dormir !... Je dormais... et on m'a volé mon enfant et je n'ai rien entendu !

Je suis jeune encore, poursuivait-elle comme se parlant à elle-même ; mais j'ai dit adieu à toutes les illusions comme à toutes les joies de la vie ; il ne me reste plus que l'espérance de retrouver mon enfant ! A lui seul, maintenant, toutes mes pensées et tout ce qu'il y a de tendresse dans mon cœur !

Où est-il ? Je n'en sais rien. Mais je sens qu'il existe, et il y a en moi quelque chose qui me dit : Espère, tu le retrouveras ! Paris est grand, et il y a plus grand que Paris, la France, et plus grand que la France, l'univers... N'importe, je chercherai sans me décourager un seul instant... S'il le faut, j'irai jusqu'au bout du monde !

Dieu est grand, juste et bon, quand il m'aura soumis à toutes les épreuves, quand il aura vu toutes mes longues souffrances et qu'il aura compté toutes mes larmes, il dira : " Celle-ci a assez souffert ! " Alors il ordonnera à une de ses étoiles de me guider, et l'étoile obéissante me conduira vers mon enfant !

Le directeur était très ému. Malgré lui, ses yeux s'étaient remplis de larmes. Il prit affectueusement une des mains de la jeune femme et lui dit :

— Oui, ma fille, espérez ; l'espoir adoucit la souffrance et console les désolés. Comme vous je suis convaincu qu'un jour votre enfant vous sera rendu.

Un long soupir s'échappa de la poitrine de Gabrielle.

— Quand voulez-vous quitter l'hospice ? lui demanda-t-il.

— Le plus tôt possible, répondit-elle.

— C'est aujourd'hui samedi, vous passerez encore ici la journée de demain et lundi vous serez libre.

— Merci, répondit Gabrielle en se levant.

Le directeur la congédia et elle fut reconduite dans sa chambre.

Le surlendemain, vers une heure de l'après-midi, la porte de la Salpêtrière fut ouverte à Gabrielle.

Elle trouva dans la rue une voiture qui l'attendait. La malle contenant ses effets était déjà placée sur le fiacre.

— Où faut-il vous conduire ? lui demanda le cocher.

— Avenue de Clichy, répondit-elle.

Elle monta dans la voiture et la portière se referma.

Le cocher piqua de la mèche de son fouet les flancs du cheval, qui fila rapidement dans la direction des quais.

Gabrielle s'était dit que la femme qu'elle connaissait sous le nom de Félicie Trélat, étant venue la chercher avenue de Clichy, c'était dans ce quartier des Batignolles, plutôt que dans aucun autre quartier de Paris ou des communes *extra muros*, qu'elle pouvait avoir quelque chance de la rencontrer.

La jeune femme savait à quel point sa figure était changée et qu'il était à peu près impossible qu'on la reconnût. En effet, elle pouvait affronter sans crainte, même les regards de ses anciennes amies.

La première fois qu'elle s'était vue dans une glace après sa guérison, elle avait laissé échapper un cri de surprise ; elle même hésitant à se reconnaître. Alors, un sourire singulier sur les lèvres, elle s'était dit :

— Tant mieux ; en voyant ce visage de marbre, ceux qui m'ont connue autrefois ne pourront jamais se douter que je suis Gabrielle Liénard.

Maintenant, avec cette certitude qu'elle ne pouvait pas être reconnue, elle se sentait moins gênée pour reprendre sa place dans la vie active ; elle allait se retrouver dans Paris comme si elle y entrerait pour la première fois, arrivant d'un point quelconque de la France. Cela lui donnait une force de plus pour la tâche qu'elle voulait s'imposer. Avec une liberté plus complète, elle allait pouvoir aller, venir, entendre, voir, chercher.

Deux jours environ après son départ de l'hospice, c'est-à-dire vers trois heures de l'après-midi, un homme se présenta à la Salpêtrière et demanda à parler au directeur ou à l'économe.

Voyant que le portier, loin de se montrer empressé, avait l'air, au contraire, de le considérer comme un intrus, l'individu tira une carte de sa poche et la plaça sous les yeux du cerbère.

Celui-ci changea aussitôt d'attitude ; il s'inclina avec une certaine référence et ouvrit au visiteur la porte d'un vaste parloir. Ensuite il fit prévenir le directeur qu'un inspecteur de police désirait lui parler.

Un instant après, ce fonctionnaire de l'Assistance publique descendit au parloir où l'homme l'attendait.

— Monsieur, lui dit le visiteur, on a dû vous prévenir que j'étais agent de la police de sûreté ; je me nomme Morlot.

— Vous êtes envoyé par la préfecture de police ?

— Non, monsieur.

— Quel est donc l'objet de votre visite ?

— Il s'agit de Gabrielle Liénard.

— Ah !

— J'ai appris ce matin qu'elle est guérie de sa folie et qu'elle a été interrogée avant-hier par le juge d'instruction.

— C'est vrai.

— Il faut que je vous dise d'abord, monsieur, que je m'intéresse beaucoup, oui, beaucoup à son sort.

— Tous ceux qui la connaissent éprouvent de la sympathie pour elle.

— Eh bien, monsieur, depuis le jour où je l'ai vue à Asnières entre la vie et la mort, je lui appartiens corps et âme ; elle serait ma sœur ou ma fille que je ne lui serais pas plus dévoué. Cela peut vous paraître extraordinaire ; mon Dieu, moi-même je ne comprends pas bien pourquoi je suis ainsi. C'est la suite de l'impression que j'ai éprouvée le jour où je l'ai vue à Asnières étendue sans mouvement, presque sans vie sur son lit. Je n'oublierai jamais avec quel frémissement de colère je regardais le berceau vide de son enfant. Ce jour-là, monsieur, j'ai fait un serment, un serment que je tiendrai, à moins que je ne meure à la peine avant d'avoir réussi. J'ai juré que je découvrirais les misérables qui ont volé l'enfant et que je les livrerais à la justice ; j'ai juré en même temps que je retrouverais l'enfant et que je le rendrais à sa mère.

Pour cela, rien ne me coûtera ; je sacrifierai tout ; mon petit avoir, ma position, mon repos, même ma vie si c'est nécessaire. Depuis dix-huit mois, j'ai déjà fouillé Paris deux fois dans ses coins les plus secrets ; je vais recommencer. Rien ne m'arrêtera, rien ne pourra me décourager. Si mes recherches à Paris n'ont aucun résultat, j'irai plus loin. J'ai de la volonté, je suis tenace ; j'ai dit que je trouverais, je trouverai !...

J'ai pris connaissances des renseignements que Gabrielle Liénard a donnés à M. le juge d'instruction ; malheureusement, ils sont vagues et peu importants ; toutefois, avec ceux qu'elle-même pourra me fournir encore, j'espère découvrir une bonne piste.

Maintenant, monsieur, voici ce que je viens vous demander : quel jour Gabrielle Liénard sortira-t-elle de la Salpêtrière ?

— Elle est sortie aujourd'hui même.

— Quoi, elle n'est plus ici ! s'écria Morlot avec stupeur.

— Depuis deux heures.

— Ah ! je suis désolé... Mais on sait où elle est allée ?

— Je suis certain qu'elle ne l'a dit à personne ; du reste, en quittant l'hospice, elle l'ignorait probablement elle-même.

— Peut-être est-elle partie pour Orléans ?

— Je ne le suppose pas. Elle a déclaré au juge d'instruction et à moi-même qu'elle ne retournerait jamais chez son père.

— Que va-t-elle faire, la malheureuse enfant, que va-t-elle devenir ? Ainsi, je suis arrivé deux heures trop tard. J'aurais pu être ici à midi ; mais je voulais consulter ma femme. Nous n'avons pas d'enfant ; sans être riches, nous jouissons d'une petite aisance ; notre intention était de prendre Gabrielle Liénard avec nous, en augmentant notre logement d'une petite chambre pour elle.

— L'intention est excellente, et je regrette vivement...

— Où la chercher, maintenant, où la trouver ? Et elle est partie ainsi, sans avoir peur de la misère qui l'attend !

— Elle est partie très résolue et avec un grand courage. Elle aussi veut consacrer sa vie toute entière à la recherche de son enfant.

— C'est certain, elle cherchera de son côté ; mais seule, pauvre, obligée de travailler pour ne pas mourir de faim, que pourra-t-elle ? C'est triste, monsieur, bien triste !

Morlot ne chercha point à cacher sa vive contrariété. Il passait ses doigts dans son épaisse chevelure noire et ses ongles labouraient sans pitié la peau de son crâne.

— Est-ce qu'elle s'en est allée à pied ? demanda-t-il après un moment de silence.

— Non. Elle avait ses effets à emporter, on est allé lui chercher une voiture de place.

Le front de l'agent se dérida subitement.

— Alors, dit-il, je la retrouverai.

— Je puis vous apprendre encore qu'elle a donné au cocher l'ordre de la conduire avenue de Clichy.

— Avenue de Clichy ! répéta Morlot ; c'est juste, je comprends pourquoi.

Il n'avait plus rien à faire à l'hospice. Il se retira.

## VII

Avant tout, se dit l'inspecteur de police, en sortant de la Salpêtrière, il faut que je retrouve Gabrielle. Pour cela il me faut le numéro de la voiture qu'elle a prise ; il est clair qu'elle est allée se loger aux Batignolles dans une chambre d'hôtel ; mais il n'est pas probable qu'elle soit retournée chez son ancien logeur. Le cocher de place me dira où il l'a menée.

Il y avait tout près une station de petites voitures.